En quoi consiste le putanat d'Anabella ?
ou
Dommage que le titre soit intraduisible.

Je ne sais pas quel est le sentiment éprouvé par le spectateur français quand après avoir vu et entendu la pièce de John Ford qui s'intitule en anglais 'Tis Pity She's a Whore il jette à nouveau un œil sur le programme ou sur l'affiche qui se trouve dans le vestibule du théâtre et tombe sur le titre quelque peu aguicheur donné à cette sanglante tragédie : Dommage qu'elle soit une prostituée ou Dommage qu'elle soit une putain. Passons sur le caractère peu idiomatique de la syntaxe. Il serait plus naturel de traduire Dommage que ce soit plutôt que Dommage qu'elle soit, mais mon propos ne porte pas sur le piège des calques syntaxiques, bien que certains esprits chagrins puissent à cette occasion observer qu'il est dommage que la langue française subisse parfois des influences corruptrices. Toutefois c'est en marchant sur les trottoirs que l'on remarque les affiches théâtrales, ce qui oblige la publicité à faire à sa façon le trottoir. Il y a tout de même quelqu'un qui ne fait pas vraiment le trottoir, c'est Annabella, l'héroïne de Ford, de sorte que le spectateur naïf dont il était question plus haut peut se demander en quoi consiste le putanat qui lui est imputé. Pour prendre un autre exemple le lecteur français qui vient de lire une traduction du roman de Daniel Defoe intitulé Moll Flanders peut se poser le même genre de question. Les éditeurs ne regardent pas à la dépense. ils impriment sur la couverture un titre en forme de déballage où sont annoncés entre autres épisodes les douze ans pendant lesquels la narratrice fut une prostituée. Or le lecteur peut s'estimer trompé sur la marchandise, car le roman n'offre rien de tel. Le titre anglais contient pourtant la mention "twelve years a whore". Y a-t-il une imposture ou une erreur commise à un certain moment ? Où se trouve la pornographie, au sens étymologique, promise par le titre ?
Je reviendrai plus tard sur le roman de Defoe. Pour l’instant, reprenons la pièce de Ford. Trois personnages seulement utilisent à l’encontre d’Annabella des mots d’une très grande violence et qui se réfèrent à la prostitution: Soranzo, son âme damnée Vasquès, et le Cardinal. Les mots sont whore, celui du titre, et également harlot, strumpet et quean, que l’on peut traduire par catin, putain, grue, fille de joie, etc. Que Soranzo utilise un tel vocabulaire pour injurier sa femme, avant même de connaître l’identité de son rival, n’a rien de surprenant. Quand on insulter quelqu'un, particulièrement sous l’effet de la colère et de la jalousie, il est naturel de pratiquer l’exagération et d’aller jusqu’au bout de l’injolite. Que Vasquès reprenne cette terminologie à son compte pour imiter et exciter son maître ne doit pas nous étonner non plus. Mais la phrase prononcée par le Cardinal à la fin ne s’explique pas aussi aisément. Annabella étant morte, lui-même n’étant pas personnellement concerné par les débordements incestueux et adultérins de l’héroïne, on se demande pourquoi il utilise un tel mot, et pourquoi l’auteur lui emprunte cette dernière réplique pour en faire le titre de sa tragédie. On admettra que le Cardinal ne représente en rien le porte-parole de l’auteur, mais cela ne contribue pas à éclaircir le mystère. Au contraire, on ne comprend pas très bien pourquoi Ford semble se réapproprier le jugement apparemment incongru que porte sur Annabella ce personnage peu respectable, malgré ou à cause de la robe qu’il porte. Il y a un autre membre du clergé dans la pièce, le Frère Bonaventure, qui lui aussi prononce des jugements sur l’inceste que commettent Giovanni et Annabella, mais malgré sa sévérité, il ne tombe dans aucun écart de langage. Il parle de faute et de péché, d’inceste et de luxure – les mots sin, le péché, et lust, le désir luxueux, reviennent constamment dans le texte – de désobéissance, d’impiété, de damnation, soumettant le comportement des deux amants à une grille d’évaluation tout à fait orthodoxe. En face de lui Giovanni, porté sur la ratiocination, lui oppose un autre discours, un autre système de valeurs et de croyances. Il divinise l’amour, il exalte la beauté, la liberté, le plaisir, en se fondant sur une sorte de casuistique et de scolastique néoplatoniciennes, ajoutant à cette philosophie des blasphèmes et de grands éloquem lyriques qui rappellent les héros de Marlowe.
Moins discoureuse que son frère, Annabella se contente de parler d'amour et de se laisser aller à sa passion. Puis quand le remords et la peur créent en elle un revirement douloureux, elle reprend à son compte le discours culpabilisant du Frère Bonaventure, mais au plus profond de sa contrition, elle n'assume pas les accusations infamantes que lui assène son mari. Alors pourquoi le Cardinal, en prononçant la fameuse phrase "'Tis pity she's a whore" a-t-il le dernier mot, qui est aussi le premier mot de la pièce, puisqu'il en forme le titre? Peut-être faut-il interpréter cette citation comme contenant de l'ironie au deuxième ou au troisième degré, mais il faut d'abord s'interroger sur la signification exacte du mot whore, et sur la traduction qui convient le mieux.

Les dictionnaires traduisent whore par prostituée, mais d'une langue à l'autre les dénominations lexicales et les connotations sémantiques ne coïncident pas toujours, surtout quand on a affaire à un vocabulaire chargé de résonances troublantes. De plus, à propos de résonances et de connotations, les dictionnaires montrent parfois de la prude. En fait le mot prostitute existe en anglais, et le vocable putain est sans doute plus proche de whore que prostituée, terme officiel et administratif, qui se réfère à un métier que l'on dit très ancien, en fait à une profession libérale, vénérable autant que vénérée, tolérée autant que réprouvée, dont les prestations sont rémunérées à l'acte, selon les lois du marché et sous forme d'honoraires. Au contraire le mot putain est un terme d'insulte, parfois une interjection triviale et inconvenante, transportant une lourde charge émotive. Signalons au passage le caractère inquiétant de son étymologie, puisqu'il dérive de puella, qui signifie jeune fille, ce qui fait que pucelle et putain ont une origine commune. Il est vrai que le même type d'ambivalence se retrouve dans les emplois du mot fille. Toujours est-il que le vocable appartient encore plus ou moins au registre des termes tabous, à ne pas prononcer en public – excusez-moi si je le fais, mais que ne ferait-on pas pour la science ? – et à ne pas imprimer. Les mœurs sur ce point ont cependant évolué. Je me rappelle la mésaventure arrivée à Jean-Paul Sartre en 1946. Ayant écrit une pièce intitulée La Putain respectueuse il souleva un scandale et la directrice du théâtre, je
crois qu'il s'agissait de Simone Berriau, fut contrainte de faire imprimer sur les affiches le titre de la pièce sous une forme discrètement allusive, à savoir "La P. respectueuse". Le scandale se transforma en un inépuisable sujet de plaisanteries et pendant longtemps les journalistes et les chansonniers remplacèrent le vocable imprononcé par l'adjectif sarrien, en le substantivant. En fait respectueuse pris dans ce sens a failli passer dans la langue pour s'ajouter à la liste des nombreux mots qui désignent les personnes en question, notamment des mots comme courtisane ou héraire, qui appartiennent au registre à la fois facétieux et distingué, mais je crois qu'il est tombé en désuétude.

Cet incident illustre le mélange de crispation et de fascination qu'un certain vocabulaire exerce sur le public. John Ford n'était évidemment pas insensible à ces résonances. On remarque les jeux de mots grivois qui comme souvent agissent sur le public de manière contrastée. En rappelant la nature grossière et animale de l'amour, ces plaisanteries ramènent à terre l'idéalisme érotique des deux amants, mais dans le sens contraire, en faisant apparaître la sexualité comme une chose ordinaire et comique, elle placent en porte-à-faux le moralisme ombrageux des obsédés de la chasteté. Parmi les obsédés de la chasteté, personne n'inclura la suivante d'Annabella, qui porte le nom significatif de Putana. Cet attribut onomastique constitue tout un programme, un thème, peut-être aussi une annonce de l'étrange phrase finale qui semble donner la clé de toute l'œuvre. Pourtant ce personnage joue un rôle ambigu. On devine que l'auteur a par son seul nom résumé sa biographie. On déchiffre qu'il s'agit d'une ancienne prostituée devenue servante, pleine de nostalgie et cherchant à remplacer le métier qu'elle n'exerce plus pour cause de vétusté par une autre occupation où elle puisse faire profiter la jeune génération de son expérience, celui d'entremetteuse. Mais elle ne joue qu'un rôle de conseillère inécoutée, de confidente sotte et indiscrète, qui finit par trahir ses protégés. Les incitations à transgresser les interdits qu'elle souffle à sa maîtresse ont par leur obscénité même un effet plus dissuasif que persuasif, elle sert de repoussoir, non de modèle, et malgré le titre de la pièce, malgré le nom donné à cette suivante, les
spectateurs ne songent sans doute pas à interpréter ce personnage comme une préfiguration de ce que devient l'héroïne. En effet, même si l'on avance qu'il y a de la veulerie dans le fait d'épouser un homme pour lui faire endosser une paternité à laquelle il n'a pas pris part, on ne peut pas raisonnablement assimiler cette ruse matrimoniale à la prostitution, d'autant plus que c'est malgré elle que, subissant toutes sortes de pressions, Annabella consent à ce mariage. Tout le monde sait que l'inceste est condamné par tous les systèmes de morale ayant force de loi dans les pays civilisés, et l'on rappellera aussi l'origine du mot, incestus venant de incastus, c'est-à-dire non chaste. délit sexuel par excellence, il se suffit à lui-même en tant que ressort dramatique, puisque la pièce se fonde sur l'éternel conflit entre le permis et l'interdit. Pourquoi alors le remplacer par la notion de prostitution, ou de putanat, qui implique la vénalité des relations amoureuses autant que la pluralité sans limite des partenaires ? Je précise que le mot putanat ne figure sans doute dans aucun dictionnaire, mais inventé par Raymond Queneau, il mérite d'être utilisé, de préférence à d'autres néologismes à la Roland Barthes que nous pourrions créer pour la circonstance, tels que putanité ou putanitude. En anglais le mot whoredom existe, et rappelle que whore lui-même appartient presque au registre littéraire, alors que putain a des relents vulgaires et quasi argotiques. En plaçant le mot putain dans la bouche du Cardinal on crée une dissonance stylistique qui a peut-être du piquant, mais qui n'existe pas dans le texte anglais.

Nous voici revenus au point de départ et à la difficulté de traduire le mot whore. Mais avant de traduire il faut comprendre, et comprendre au sens plein, c'est-à-dire saisir et emmbrasser toutes les nuances qui composent le contenu sémantique du mot. Étant donné que ce mot touche de toutes parts à des points sensibles de l'affectivité, aussi bien individuelle que collective, il faudrait faire appel aux ressources de la psycholinguistique et de la sociolinguistique. Voici une hypothèse : imaginons un traducteur, qui, pour ne pas encourir les objections présentées jusqu'ici, proposerait le titre suivant : "Dommage que ce soit une fornicatrice." Simple hypothèse. Ce titre n'est pas très heureux. On
y sent passer le vent froid du moralisme médiéval, mais surtout il risque de n'être pas compris d'une partie du public. La fornication, qu'est-ce que c'est au juste ? La chose se pratique peut-être de nos jours, mais probablement sous d'autres noms, ou sous aucun nom. Il se trouve cependant que cette notion quelque peu archaïque permet un parallèle intéressant et éclairant. Le mot a une origine latine et romaine. Certaines prostituées qui opéraient sur les pourtours de la Ville éternelle recevaient leur pratique dans des sortes d'álvéoles ou de cavernes étroites creusées dans le roc, basses et de forme voûtée, d'où leur ressemblance avec des fours. Il y faisait sans doute très chaud. De plus l'imagination libidineuse de la clientèle attribuait peut-être un certain symbolisme anatomique à ces cavités accueillantes. En latin un four se dit fornix, d'où dérive, à la fois par métaphore et par métonymie, le verbe déponent fornicari, qui signifie fréquenter les établissements en question. Or dans le langage des Pères de l'église, le champ sémantique du vocable s'étendit à toutes les formes de transgression sexuelle, particulièrement à l'adultère et aux relations hors mariage. Plus exactement, ce n'est pas le concept de fornication qui s'est étendu, c'est plutôt celui d'incartade sexuelle qui s'est étendu jusqu'à se confondre avec les formes les plus sordides de la prostitution. Il y a à la base de tout cela une éthique rigoriste qui s'appuie implicitement sur le principe que qui peut le moins peut le plus. Le moindre faux pas conduit à la pire des dépravations, il n'y a pas de différence de nature ni même de degré entre les diverses manifestations du péché de chair. Les feux du désir conduisent tout droit à ceux de l'enfer. Inceste, adultère, fornication, perversion, prostitution, ces turpitudes se ressemblent et se désignent par des termes interchangeables. Dans la prostitution elle-même ce n'est pas tant la vénalité qui est condamnable que la promiscuité. Se vendre ou se donner, c'est la même chose, donc le même mot peut servir.

Il se trouve que le protestantisme anglais a, du moins dans son langage, pris un peu le relais des Pères de l'église. Cela transparaît dans les utilisations qui sont faites du mot whore aux XVIIème et XVIIIème siècles. La maîtresse d'un roi, une femme
entretenue, une jeune fille séduite et abandonnée, une séductrice aux mœurs libres, une matrone qui trompe son mari, une veuve qui se met en ménage avec un homme, une jeune mariée qui pendant sa nuit de noces rêve sans le vouloir qu'elle a quelque expérience de la vie, sont fustigées par le même mot que celui qui s'applique aux professionnelles les plus endurcies. Il s'agit bien entendu du mot whore, qui ne se contente pas d'avoir une fonction référentielle, mais constitue une insulte et l'expression d'une horreur indignée. En même temps qu'il signifie un objet, ce signifiant véhicule l'opprobre qui s'attache à cet objet dans l'esprit des honnêtes gens. Le son lui-même, whore, a quelque chose d'aussi caverneux que les antres obscurs des fornicatrices romaines. Dans le roman de Defoe dont il était question tout à l'heure, la narratrice se traite de whore pour avoir vécu avec un homme qui n'était pas son mari. Le lecteur d'aujourd'hui en est pour ses frais, s'il s'attend à des descriptions croustillantes. Cela rappelle que les implications sémantiques ou simplement lexicales d'un tel mot ne peuvent être captées que par des lecteurs ou des auditeurs qui partagent ou qui au moins connaissent toutes les composantes d'une certaine mentalité, d'un certain système de valeurs et de pensée. En faisant un effort pour nous replacer dans cette mentalité très ancienne, nous pouvons alors comprendre en quoi l'application du mot whore à l'Annabella de Ford peut se justifier, ou du moins s'expliquer. D'ailleurs si l'on remonte à l'origine de ce mot, on lui trouve des ancêtres germaniques et scandinaves exprimant des notions assez générales d'adultère et de débauche. La spécialisation est venue plus tard. En remontant plus loin encore, jusqu'aux racines indo-européennes, on constate avec surprise que whore est apparenté au latin carus, d'où viennent dans notre langue des mots comme cher, charité ou caresse.

Pour ce qui est du titre français, je continue de penser que le mot putain, n'ayant pas exactement les mêmes résonances que le mot anglais qui lui sert de source, ne constitue pas une traduction idéale, et qu'à tout prendre Maeterlinck a eu raison d'intituler la pièce simplement Annabella. Évitons toutefois l'obstination linguistique et conservons le titre actuel en reconnaissant qu'il
appartiennent à la tradition. D'autre part si les spectateurs s’interrogent sur la signification du mot putain, lequel en tout état de cause est préférable au mot prostituée, ils trouveront des éclaircissements dans le discours que je suis en train de prononcer et qui sans doute passera à la postérité. Toutefois si la tradition mérite le respect, les innovations sont bienvenues et je propose comme solutions de rechange "Dommage que ce soit une ribaude" ou "Dommage qu'elle fût si dépravée", ou "Dommage qu'elle ait été si pleine de vices". La liste n'est pas close. La direction du théâtre de Chaillot aura sans doute à cœur d'instituer un concours, doté d'un prix de plusieurs milliers de ducats, en vue de trouver un titre enfin satisfaisant pour tout le monde.

Il reste un point à réexaminer. Nous avons vu que les mots les plus insultants à l'égard d'Annabella ont été prononcés par les scélérats. Scélérats et hypocrites, car le nommé Soranzo, cocu qui n'a rien de magnifique et qui se drape dans l'indignation vertueuse, s'est conduit de manière peu honorable envers Hippolita. Nous avons vu aussi que le titre constitue une citation, l'auteur reprenant une phrase prononcée par le Cardinal. Or quand un cardinal, catholique par définition et italien par surcroît apparaît sur la scène du théâtre élisabéthain ou jacobéen, c'est toujours pour y jouer un rôle plus ou moins compréhensible. On sait aussi que les militants les plus acharnés du protestantisme affirmaient que La Grande Prostituée de Babylone mentionnée au chapitre XVII de l'Apocalypse de Saint Jean désigne prophétiquement l'Église de Rome. Voilà que surgissent à nouveau les gourmandises romaines, avec cette fois un cardinal faisant office de rabatteur ou trahissant peut-être quelque désir secret par une sorte de lapsus.. Ford en cela respecte la tradition. La conclusion au moins provisoire à tirer de tout cela est que si le mot whore ou, pour le spectateur français, le mot putain, fonctionne comme une insulte plausible d'après la mentalité de l'époque, rien ne prouve que l'auteur en assume toutes les conséquences. Le caractère impropre et exagéré de l'insulte tend à la relativiser. Elle reflète le fanatisme moral d'une société, ou d'un groupe à l'intérieur de cette société, non une appréciation objective. Elle nous informe de l'opinion d'un personnage, non
d'un fait indiscutable. Si le mot putain sonne à nos oreilles comme désagréablement grossier, c'est parce qu'il vient d'une source également grossière. Est-ce à dire que Ford s'identifie à Giovanni, transgresseur et théoricien de la transgression ? Sans doute pas. Si par la vertu du jeu dramatique Ford relativise les critères de jugement, sa démarche s'applique aussi à la contre-morale professée par l'amant incestueux. La pièce n'est pas un traité de morale, mais un drame où s'affrontent les passions et les discours. Son titre n'a donc pas à être considéré comme un aphorisme énonçant une vérité, mais comme un élément du drame, émanant d'un personnage qui représente, non la morale, mais le pouvoir.

Henri Suhamy
Université de Paris X-Nanterre